

LUCILE LITTOT SUR UN AIR DE WAGNER

Lucile Littot n'en fait qu'à sa guise: dans une série de peintures baroques aux atours méscalinés, les pieds sertis de chaussons rouges dérobés à la hâte au Grand hôtel des Palmes de Palerme, là où Wagner signa son ultime opéra et Raymond Roussel son dernier soupir chambre 224, elle dissipe la présence d'un animal prodigue. Mi-lion mi-tigre, métamorphose animalière promise aux supplices, sa fourrure mouchetée trône impitoyable dans les salons du château de Chantilly ou sous les dorures tropicales de Mar-a-Lago. Villes invisibles, royaumes inaccessibles, terres de Cythère ou mirages Las Vegassien, on pénètre toujours par effraction dans ses mondes ré-enchantés, où les destins viennent se dilapider sous des lumières tragiques. Masques de cires, aveuglements précoces, bûcher des vanités, cimetières hollywoodiens, sarabande faustienne où la servante se lie d'amitié avec l'esclave retenue au sous-sol du palais, s'invitent dans les salles d'apparat. Mais c'est derrière les rideau du médecin de famille, génial chirurgien opérant sur les hauteurs de la cité des quartz, redessinant les ovales et aiguisant les commissures des lèvres en sourires d'anges que s'installe l'unique metteur-en-scène. Are you there Dr. B?

Dans une vidéo qui emprunte au théâtre de poche et à la maison de poupée, l'artiste se grime en la Comtesse de Báthory, légendaire mante-religieuse sacrifiant les corps d'innocentes vierges pour ses cures de jouvence. On raconte que celle qui n'avait que de rares éclairs de pitié, pratiquait la torture sur ses proies de passage, maniant l'aiguille comme l'épée, la dague comme le coup de canine. Son procès fut retentissant et la dame sanglante fut emmurée à jamais, laissée à l'état de plante végétative dans l'obscurité de son château avec pour seule issue, seule évasure, une fente où l'on lui glissait ses maigres pitances. Sa noble condition lui évita la mort autant qu'elle lui assura une obscène postérité. Son plus célèbre exégète fut Valentine Penrose (1898-1978) - poétesse surréaliste et adepte de magie noire, célébrée par Bataille dans *Les larmes d'Eros* (1961) - qui façonna sa renommée moderne. Elle fut vampirisée à l'écran par Delphine Seyrig dans *Les lèvres rouges* (1971), sombre giallo saphique transposé sur les plages grises d'Ostende, puis incarné par Paloma Picasso dans un conte immoral et sacrificiel du polonais Walerian Borowczyk, auteur mésestimé de *La bête* (1975). La bête, il en est aussi question tant elle semble roder sous les traits de John Wayne Gacy, homme affable et généreux, et qui durant une trentaine d'années mènera une double vie, celle d'un commerçant respecté, et d'un serial killer. Des dizaines de cadavres furent retrouvés sous les planches de son honnête pavillon de la banlieue de Chicago. Condamné à mort, il passa sa dernière décennie à peindre des portraits de clowns aux sourires carnassiers.

Des sentences éhontées partagées par Curzio Malaparte dans *La peau* (1949), autobiographie aux parfum capiteux célébrant les mondaines et les tireuses de foutre, où les scintillantes immorales se cousaient de faux sexes pour plaire aux soldats américains. Et c'est parmi les décombres, qu'éructe le Vésuve comme ses coups de pinceaux. Reine, diseuse de bonne aventure, dame perruquée, cannibale et neuromancienne, muse autoproclamée érigeant son Bayreuth, rêveuse viscontienne, elle connaît peu la mesure, pas même en privé et s'impose à l'usure comme un être dont on parle, même en bien.

Pierre-Alexandre Mateos & Charles Teyssou